

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



POESIE.

(Composé pour l'Album.)

REGINA CÆLI LÆTARE.

Douce Reine des cieux, réjouis-toi, le monde
A reflété partout un rayon immortel !
Que ton cœur virginal d'allégresse s'inonde ;
Il a vu se lever le jour de l'Éternel ;
Alleluia !

Il a vu resplendir une nuit lumineuse
La nuit a vu l'éclat de l'astre le plus beau !
Au sein de cette nuit blanche et mystérieuse,
Les cieux ont vu ton Fils qui sortait du tombeau ;
Alleluia !

Le monde a tressailli d'une joie éclatante,
Les monstres de l'enfer ont frémi de courroux,
Car ton Fils a détruit par sa mort triomphante
Le sceptre de Satan et son règne sur nous ;
Alleluia !

La terre a fait entendre un long cri de victoire
Parce qu'en ce grand jour le Christ ressuscite
Vient lui rendre ses droits à la céleste gloire
Et l'armer de sa force et de sa vérité ;
Alleluia !

Et ton Fils, Marie, a repris sa puissance,
Ses attributs divins, ses suprêmes grandeurs.
Sur lui ne peut plus rien l'humaine défaillance,
A lui pour jamais gloire, hommages et splendeurs ;
Alleluia !

O Mère de Jésus, Etoile rayonnante,
Toi notre mère aussi, Lis sacré d'Israël,
Protège-nous toujours, sois-nous toujours clémente,
Toujours renferme nous dans ton cœur maternel ;
Alleluia !

Douce Reine des Cieux, réjouis-toi, le monde
A reflété partout un rayon immortel !
Que ton cœur virginal d'allégresse s'inonde,
Il a vu se lever le jour de l'Éternel ;
Alleluia !

Il a vu resplendir une nuit lumineuse,
La nuit a vu l'éclat de l'astre le plus beau !
Au sein de cette nuit blanche et mystérieuse
Les Cieux ont vu ton Fils qui sortait du tombeau ;
Alleluia !

LISE DU ST. LAURENT.



UN HIVERNAGE DANS LES GLACES.

(Suite et Fin.)

Soudain un rugissement terrible éclata au-dessus de la tête des combattants, et un ours gigantesque apparut sur les marches de l'escalier ; Vasling l'aperçut le premier, il n'était pas à quatre pieds de lui. Au même moment, une détonation se fit entendre, et l'ours, blâssé sans doute, ou effrayé, rebroussa chemin pour charger ce nouvel ennemi. Vasling, qui était parvenu à se lever, se mit à sa poursuite, abandonnant Penellan.

Le timonier replaça la porte défoncée, et regarda autour de lui. Misonne et Turquette, étroitement garottés par leurs ennemis, étaient jetés dans un coin et faisaient de vains efforts pour rompre leurs liens ; Penellan se précipita à leurs aide ; mais il fut renversé par les deux Norwégiens et Aupic : ses forces épuisées ne lui permirent pas de résister à ces trois hommes, qui l'attaquèrent de façon à lui enlever tout mouvement. Puis, aux cri du second, ils s'élançèrent sur le pont, croyant avoir affaire à Louis Cornbutte.

Là, le combat devint plus épouvantable. Vasling se débattait contre un ours, auquel il avait porté déjà deux coup de poignard ; le sang ruisselait à flots. L'ours, frappant l'air de ses pattes formidables, cherchait à atteindre Vasling ; celui-ci se sentait peu à peu reculer contre le bastingage ; il était perdu, quand une seconde détonation retentit, et l'ours tomba. Vasling leva la tête, et aperçut Louis Cornbutte dans les enfléchures du mât de misaine, le fusil à la main ; il avait visé l'ours au cœur, et l'ours était mort.

La haine domina la reconnaissance dans le cœur de Vasling ; mais avant de la satisfaire, il regarda autour de lui. Aupic avait eu la tête brisée d'un coup de patte, et gisait sans vie sur le pont ; et Jocki, une hache à la main, paraît à peine les coups que lui portait cet ours, qui venait de tuer Aupic. En vain l'animal avait reçu deux coups de poignard, il se battait avec rage, faisant des bonds terribles et poussant des rugissements affreux ; son compagnon se tenait à l'écart, ou plutôt se dirigeait du côté de l'avant du navire.

Vasling ne s'en occupa donc pas, et vint au secours de Jocki avec Herming ; mais Jocki, saisi entre les pattes de l'ours, fut broyé en un instant ; et, quand celui-ci tomba sous les coups de Vasling et d'Herming qui déchargèrent sur lui leurs pistolets, il ne tenait plus qu'un cadavre entre ses pattes.

— Nous ne sommes plus que deux, dit Vasling, avec un air sombre et farouche ; mais si nous succombons, ce ne sera pas sans vengeance !

Herming rechargea son pistolet, sans répondre ; avant tout, il fallait se débarrasser du troisième ours. Vasling regarda du côté de l'avant et ne le vit pas ; en levant les yeux, il l'aperçut debout sur

le bastingage, et grimant déjà aux enfléchures pour atteindre Louis Cornbutte. Vasling laissa tomber son fusil, qu'il dirigeait sur l'animal, et une joie féroce se peignit dans ses yeux.

— Ah ! mon ours, s'écria-t-il avec un ricanement sanguinaire, tu me dois bien cette vengeance là !

Cependant Louis Cornbutte s'était réfugié dans la hune de misaine ; l'ours montait toujours, et n'était plus qu'à six pieds du malheureux Louis, quand celui-ci épaula son fusil et visa l'animal au cœur.

De son côté, Vasling épaula le sien pour frapper Louis, si l'ours tombait.

Louis tira ; mais il ne parut pas que l'ours eût été touché, car il s'élança d'un bond sur la hune ! Tout le mât en tressaillit.

Vasling poussa un cri de joie.

— Herming ! cria-t-il au matelot norvégien, va me chercher Marie ! va me chercher sa fiancée.

Herming descendit, en riant, l'escalier du logement.

Cependant l'animal furieux s'était précipité sur Louis, qui chercha un abri de l'autre côté du mât ; il le rejoignit ; mais au moment où sa patte énorme s'abattait sur lui, pour lui briser la tête, Louis saisit l'un des galhaubons et se laissa glisser jusqu'à terre, non pas sans danger car, à moitié chemin, une balle siffla à ses oreilles ; Vasling venait de tirer sur lui et l'avait manqué. Il jeta son arme avec rage, car Louis courait à lui, le coutelas à la main ; il reprit le sien à sa ceinture, et l'attendit de pied ferme.

Ce combat était décisif. Pour assouvir pleinement sa vengeance, pour faire assister la jeune fille à la mort de son fiancé, Vasling s'était privé du secours d'Herming ; il ne devait donc compter que sur lui-même.

Les deux ennemis se saisirent chacun au collet, de la main gauche ; ils se tenaient de façon à ne pouvoir plus reculer : des deux l'un devait tomber mort. Ils se portèrent de violents coups de la main droite, qu'ils ne parèrent qu'à demi ; car le sang coula bientôt de part et d'autre. Tout en s'escrimant ainsi, Vasling cherchait à jeter son bras droit autour du coup de son adversaire pour le terrasser ; Louis, sachant que celui qui tomberait était perdu, le prévint ; il parvint à le saisir des deux bras, mais dans ce mouvement, son poignard lui échappa de la main !

Des cris affreux arrivèrent en ce moment à son oreille ; c'était la voix de Marie qu'Herming voulait entraîner. La rage du désespoir prit Louis au cœur ; il se raidit avec la force d'un taureau, pour faire plier les reins de Vasling et le terrasser ; mais, à ce moment, les deux ennemis se sentirent saisis tous les deux dans une étroite puissance.

L'ours, descendu de la hune de misaine, s'était précipité sur ces deux hommes, qu'il enlaçait dans ses pattes gigantesques ! Vasing se trouvait appuyé contre le corps de l'animal ; Louis sentait les griffes du monstre lui entrer dans les chairs, et l'ours les étreignait avec une puissance irrésistible.

C'en était fait de tous deux !

—A moi ! à moi, Herming ! put crier le second.

—A moi ! Penellan ! hurla Louis Cornbutte, avec rage.

Des pas se firent entendre sur l'escalier ; Penellan parut ; il était libre. Il poussa un cri d'horreur, arma son pistolet, et le déchargea dans l'oreille de l'animal. Celui-ci poussa un rugissement ; la douleur lui fit ouvrir un instant les pattes, et Louis Cornbutte, épuisé, glissa sans mouvement sur le pont ; mais l'animal, les refermant avec force dans une suprême agonie, tomba en entraînant le misérable Vasing, dont le cadavre fut broyé sous lui.

Penellan se précipita au secours de Louis, qui respirait ; aucune blessure grave ne mettait sa vie en danger ; le souffle seul lui avait manqué un moment.

—Marie !... dit-il, en ouvrant les yeux.

—Elle est sauvée ! dit le timonier ; Herming est étendu là, avec un coup de poignard au ventre.

—Et ces ours...

—Morts, Louis, comme nos ennemis ; mais on peut dire que, sans ces bêtes-là, nous étions perdus ; ils sont venus, vraiment, à notre secours. Nous remercierons donc la Providence, car il faut bien avouer qu'en cette occasion tout s'est encore trouvé pour le mieux.

Louis et Penellan descendirent dans le logement, théâtre de ces scènes sanguinaires, et Marie, toute tremblante et pleurant, se précipita dans ses bras.

XVI.

Hermin, mortellement blessé, avait été transporté sur un lit par Misonne et Turquette, qui brisèrent leurs liens, ainsi que Penellan ; ce misérable râlait déjà. Les deux marins s'occupèrent de Pierre Nouquet, dont la blessure n'offrit heureusement pas de gravité.

Mais un plus grand malheur devait frapper Louis Cornbutte ; son père ne donnait plus aucun signe de vie. Était-il mort avec l'anxiété de voir son fils livré à ses ennemis ? Était-il mort avant cette terrible scène ? On ne sait. Le pauvre vieux marin, brisé par la maladie, tué par le manque de remèdes, avait succombé misérablement.

A ce coup inattendu, Louis et Marie tombèrent dans un désespoir profond, puis ils s'agenouillèrent près du lit et pleurèrent en priant pour l'âme de Jean Cornbutte.

Penellan, Misonne et Turquette les laissèrent seuls dans cette chambre mortuaire et remontèrent sur le pont. Les cadavres des trois ours furent tirés à l'avant ; ils résolurent de garder leurs fourrures, qui leur devenaient d'une grande utilité, mais ils ne pensèrent pas un seul moment à manger leur chair ; d'ailleurs le nombre des hommes à nourrir était bien diminué maintenant. Les cadavres de Vasing, d'Aupic et de Jocki, jetés dans une fosse creusée en toute hâte sur la côte, furent bientôt rejoints par celui d'Hermin ; le Norvégien

mourut dans la nuit, sans repentir ni remords, l'écume de la rage à la bouche.

Les trois marins réparèrent aussi la tente, qui, crevée en plusieurs endroits, laissait la neige tomber sur le pont. La température était excessivement froide ; elle se prolongea ainsi jusqu'au retour du soleil, qui reparut au-dessus de l'horizon le 8 Janvier.

Jean Cornbutte fut enterré au milieu des pleurs que personne ne songeait à cacher ; il avait quitté son pays pour retrouver son fils, et mourir sous ce climat affreux ! Sa tombe fut creusée sur une hauteur, et les pieux marins économisèrent une croix de bois sur leur combustible.

Depuis ce jour, ils passèrent encore par de cruelles épreuves de température ; mais le jus des citrons, qu'ils avaient retrouvés cachés dans les sacs des misérables, leur conserva et leur rendit la santé ; Gervique, Gradlin et Pierre Nouquet purent se lever, une quinzaine de jours après ces terribles événements, et prendre un peu d'exercice.

Bientôt la chasse devint plus facile et plus abondante ; les oiseaux aquatiques revenaient en grand nombre ; ils tuèrent souvent une sorte de canard sauvage, qui leur procura une nourriture excellente ; ils n'eurent à déplorer d'autre perte que celle de deux de leurs chiens, qu'ils perdirent dans une excursion, pour reconnaître, à vingt-cinq milles dans le sud, l'état de la plaine de glace. Le mois de février fut signalé par de violentes tempêtes et des neiges abondantes ; la température moyenne fut encore de 25 degrés au-dessous de zéro, mais ils n'en souffrirent pas par comparaison ; d'ailleurs, la vue du soleil, qui s'élevait de plus en plus au-dessus de l'horizon de glaces, les réjouissait, en leur présageant la fin de leurs tourments. Il faut croire aussi que le Ciel eut pitié de leurs souffrances, car la chaleur fut précoce cette année : dès le mois de mars, quelques corbeaux furent aperçus voltigeant autour du navire. Louis s'empara de grues qui avaient poussé trop loin leurs pérégrinations septentrionales ; des bandes d'oies sauvages se laissèrent même entrevoir dans le sud.

Ce retour indiquait une diminution du froid ; cependant il ne fallait pas trop s'y fier, car, avec un changement de vent, ou dans les nouvelles ou pleines lunes, la température baissait subitement, et les marins étaient forcés de recourir à leurs précautions les plus grandes pour se prémunir contre elle ; ils avaient déjà brûlé tous les bastingages du navire pour se chauffer, le rouffle, qu'ils n'habitaient pas, et une grande partie du faux-pont ; il était donc temps que cet hivernage finit : heureusement, la moyenne de mars ne fut pas de plus de 16 degrés au-dessous de zéro ; Marie s'occupa de préparer de nouveaux vêtements pour cette précoce saison de l'été.

Depuis l'équinoxe, le soleil s'était constamment maintenu au-dessus de l'horizon, sans jamais disparaître ; les huit mois de jour des pôles avaient commencé ; cette clarté perpétuelle et cette chaleur incessante, quoique excessivement faibles, ne tardèrent pas à agir sur les glaces.

Il fallait prendre de grandes précautions pour lancer la *Jeune Hardie* du haut lit de glaçons qui l'entouraient ; le navire fut en conséquence solide-

ment étayé, on dut attendre que les glaces fussent brisées; mais, à la grande joie comme au grand étonnement des marins, ce ne fut pas nécessaire : les glaçons inférieurs, reposant dans une couche d'eau déjà plus chaude, se détachaient peu à peu, et le brick redescendit insensiblement, sans secousse et sans danger; vers les premiers jours d'avril, il avait repris son niveau naturel, bien qu'il ne flottât pas encore.

Avec le mois d'avril vinrent des pluies effroyables, qui, répandues à flots sur la plaine de glace, hâtèrent encore sa décomposition; le thermomètre remonta à 10 degrés au-dessous de zéro; quelques hommes ôtèrent leurs vêtements de peaux de phoques, et il ne fut plus nécessaire d'entretenir un poêle jour et nuit dans le logement; la provision d'esprit-de-vin, qui n'était pas épuisée, ne fut bientôt plus employée que pour la cuisson des aliments.

Bientôt les glaces commencèrent à se briser avec de sourds craquements; les crevasses se formaient avec une grande rapidité; il devenait imprudent de s'avancer sur la plaine, sans un bâton pour sonder les passages, car de dangereuses fissures serpentaient çà et là; il arriva même que plusieurs marins tombèrent dans l'eau, mais ils en furent quittes pour un bain un peu froid.

Les phoques revinrent avec ces symptômes de dégel, et on leur donna souvent une chasse fructueuse, car leur graisse fut utilement conservée.

La santé des marins demeurait excellente; leur temps était rempli par les préparatifs de départ et par les chasses; Louis Cornbutte allait souvent étudier les passes probables. D'après la configuration de la côte méridionale, il résolut de tenter le passage plus ou sud; déjà le bris des glaces s'était produit dans différents endroits, et quelques glaçons flottants se disposaient à aller se dissoudre dans la haute mer. Vers le 25 avril, le navire fut mis en état; les voiles, tirées de leur étui, étaient dans un parfait état de conservation, et ce fut une joie véritable de les voir se balancer au souffle du vent; le navire en tressaillit, car il avait retrouvé sa flottaison, et, quoiqu'il ne pût pas bouger, il reposait cependant dans son élément naturel.

Au mois de mai, le dégel commença rapidement; la neige qui couvrait le rivage fondait de tous côtés et formait une boue épaisse, qui rendait la côte presque inaccessible; de petites bruyères, roses et pâles, se montraient timidement à travers les restes de neige et semblaient sourire à ce peu de chaleur. Le thermomètre remonta enfin au-dessus de zéro.

Le 21 mai, après une dernière visite au tombeau de son pauvre père, Louis et le navire quittèrent la baie d'hivernage. Le cœur de ces braves marins se remplit en même temps de joie et de tristesse, car on ne quitte pas sans une pensée triste les lieux où l'on a souffert des souffrances dont des amis sont morts. Le vent soufflait du nord et favorisait le départ. Souvent le navire fut arrêté par des bancs de glace, que l'on coupa à la scie; souvent des glaçons se dressèrent devant lui, et il fallut employer la mine pour les faire sauter. Pendant un mois encore, la navigation fut pleine de dangers immenses, qui mirent souvent le navire à deux doigts de sa perte; mais l'équipage était hardi et accoutumé dès lors à ces périlleuses manœuvres; Penellan, Nouquet, Turquette, Misonne, faisaient à eux seuls l'ouvrage de dix matelots, et Marie avait des sourires de reconnaissance pour chacun.

La Jeune-Hardie fut enfin délivrée de ces glaces dangereuses, à la hauteur de l'île Jean-Mayen; vers le 25 juin, le brick rencontra des navires qui se rendaient déjà dans le Nord, pour la pêche des phoques et de la baleine; le brick avait mis près d'un mois à sortir des écueils mouvants de la mer polaire.

Le 16 août, *la Jeune-Hardie* se trouvait en vue de Dunkerque; elle avait été signalée par la vigie, et toute la population du port accourait sur la plage. Les marins du brick tombèrent bientôt dans les bras de leurs amis; le bon vieux curé reçut Louis et Marie sur son cœur, et, des deux messes qu'il dit les deux jours suivants, la première fut pour le repos de l'âme de Jean Cornbutte, et la seconde pour bénir ces deux fiancés, unis depuis si longtemps par la souffrance et le malheur.

JULES VERNE.

LES DEUX MERES.

(Suite.)

II.

Douze ans environ après les événements que nous avons rapportés dans le précédent chapitre, et qui ne sont guère après tout que le prologue de ce récit, deux femmes, l'une âgée, l'autre jeune, parcouraient ensemble les allées d'un vaste parc; — toutes deux semblaient violemment affligées. Parvenues à un charmant pavillon, presque enseveli au milieu d'une forêt d'arbres, elles s'y glissèrent en silence, mais pas cependant assez doucement pour n'être point

entendues. — Une jeune enfant tourna la tête et les ayant aperçues, quitta son piano et sa musique, et s'élança vers l'une d'elles.

— Maman ! s'écria-t-elle.

Elle se jeta au cou de sa mère, et y demeura longtemps attachée.

— L'a maîtresse de dessin est depuis longtemps au salon, Régina, nous t'avons cherchée partout sans pouvoir te trouver; — hâte-toi de l'aller rejoindre.

— Tu ne fais qu'arriver ici et déjà tu veux me

quitter, dit Régina d'une voix pleine de doux reproches : et bien ! que ma maîtresse de dessin s'en aille si elle ne veut pas attendre ; je suis décidée à rester quelque temps auprès de toi.

Madame Warner prit doucement Régina par la main.

—Mais aussi, dit-elle, dans peu tu seras savante, et tu n'auras plus besoin d'elles.—Tu pourras alors me voir et m'aimer tout à ton aise.—Allons, mademoiselle, saluez madame la baronne à qui vous n'avez seulement pas adressé la parole, et retirez-vous.

Régina salua très-révèreusement la baronne et partit.

—Voulez-vous vous asseoir à cette place ? continua madame Warner en offrant un siège à son amie.

Celle-ci ne répondit pas et s'assit.

Comment trouvez-vous ma Régina ? murmura-t-elle.

—Charmente et pleine de grâces, répondit la baronne.

—Et pensez-vous maintenant que, lorsque je porte mes regards sur elle, je me sente le courage de m'en séparer ? oh ! jamais, madame la baronne : jamais, j'aimerais mieux mourir.

La baronne était devenue grave.

—Cependant, murmura-t-elle, s'il s'agissait de votre honneur ?

—De mon honneur ? interrompit madame Warner avec stupéfaction : et qu'entendez-vous par ces paroles ?...

—J'entends par là, mon amie, que chacun parle en secret, et fait, à l'occasion de cette enfant, des suppositions préjudiciables à votre réputation.—Dernièrement encore, je me trouvais chez le conseiller aulique Müllner, que vous connaissez un peu, je pense ; plusieurs dames de cette ville amenèrent la conversation sur votre Régina ; on fit et l'on défit une vingtaine d'histoires ; enfin, une d'elle prétendit, mais en baissant la voix, qu'elle avait tout lieu d'affirmer que vous étiez...

La baronne s'arrêta pour reprendre haleine.

—Que j'étais ?... reprit madame Warner avec émotion.

—Sa mère.

—Je m'en doutais, madame.

—Eh bien ! à quel parti vous arrêtez-vous ? car vous devez comprendre que, dans l'intérêt de votre honneur, il faut vous résoudre à quelque chose.

—Madame, reprit elle d'une voix calme et digne, vous remercieriez de ma part ceux qui ont bien voulu s'occuper assez de moi pour me donner des conseils, et vous ajouterez que j'ai juré il y a douze ans de tenir lieu de mère à Régina, et que je tiendrai ma promesse, dût-il m'en coûter l'honneur.—D'ailleurs, si les hommes me condamnent, Dieu et ma Régina me dédommageront de tout le reste.

—Dieu, Régina et moi, interrompit la baronne en s'emparant d'une des mains de madame Warner et en la pressant affectueusement contre son cœur.

En ce moment, on ouvrit bruyamment la porte du pavillon ; madame Warner et la baronne regardèrent avec étonnement ; Régina venait d'entrer, elle courut se jeter dans les bras de sa mère.

—J'ai congédié ma maîtresse de dessin, dit-elle : je suis certaine maintenant de demeurer auprès de toi une heure de plus par jour.

Madame Warner l'embrassa, pour toute réponse, sur ses joues fraîches et rosées.

—Je vous ai promis le récit des quelques années qui se sont écoulées depuis mon départ de Bade, dit madame Warner avec émotion : hélas ! ma chère baronne, elles ressemblent par le fond à toutes les autres.

À l'époque où je vous ai quittée, j'étais sur le point de me marier.—J'étais jeune, dix-huit ans à peine ; —J'étais assez jolie, on me le disait de tous côtés ; —j'étais riche, mon mari m'avait laissé en mourant toute sa fortune.—Jetée depuis mon enfance au milieu du grand monde, je possédais ce vernis que l'on nomme savoir-vivre ; —je causais assez bien de toutes choses, et je passais pour avoir de l'esprit.—Mon père m'avait mariée à seize ans à un vieillard, dont le nom était honorable, et qui s'était créé une belle position dans le barreau.—Quand je me mariai, je ne savais point ce que je faisais ; —un époux me semblait une nécessité, c'était à mes yeux un appui dans la société, un porte-respect. Elevée très-sévèrement par mon père, habituée à une soumission aveugle, à un esclavage continu, tremblant à chaque heure du jour devant son inflexible regard, j'enviais celles de mes amies qui prenaient un époux ; comme toutes les jeunes filles, je rêvais bals, parures, hommages, liberté, et pour posséder tous ces biens, il fallait changer son nom de jeune fille contre celui de femme.—Mon père me présenta un jour M. Warner, et un mois après j'étais mariée.

Pendant quelque temps je fus heureuse ; j'étais si jeune ! puis bientôt, maîtresse de penser et de comparer, je compris que, si le bonheur n'existe que dans le mariage,—il faut au moins qu'il y ait sympathie, assortiment, amour,—et je m'efforçai d'aimer mon mari.

—En voyant passer devant moi tant de femmes belles de leur beauté et plus belles encore de leur bonheur ; en voyant à côté d'elles des époux jeunes et superbes, aux yeux de feu, aux regards passionnés, à la voix tendre, je m'étonnai de n'avoir point comme elles un époux jeune et beau, moi douce et belle ; puis, je me questionnai et me demandai ce que c'était que l'amour ; et bientôt je me répondis que l'amour était une douce sympathie qui unissait deux âmes et les confondait en une seule.—Ce que j'éprouvais pour mon mari n'était que de l'amitié et du respect ; —auprès de lui, jamais d'élan, jamais de transports ; la parole expirait glacée sur mes lèvres ; son visage imposant tuait ma tendresse, ses cheveux blancs me faisaient, par moment, croire qu'il était mon père.

Je me trouvais malheureuse, sans me l'avouer, mais seulement par pressentiment.

Puis un autre chagrin plus profond, plus incisif que les autres, vint m'accabler ; —Toutes les femmes que je voyais montraient avec orgueil les enfants en qui elles devaient revivre, et moi je n'en avais point.—Oh ! que je les enviais, ces femmes ! n'était-ce donc point assez qu'elle eussent la beauté, la jeunesse et l'amour en partage ? — Il fallait qu'elles fussent mères ! — Un enfant, oh ! pour en avoir un, pour en presser un sur mon cœur, pour le nommer du doux nom que je lui aurais choisi,

pour baiser ses yeux, pour caresser ses cheveux, pour m'entourer le cou de ses petits bras, pour lui sourire, pour le voir vivre minute par minute, et pour m'écrier en le voyant : C'est mon enfant ! — oh ! madame, j'aurais donné ma jeunesse, ma beauté, ma fortune, ma vie ! Hélas ! je vous le répète, j'étais condamnée ; ma jeunesse devait se fancer sans amour et sans bonheur maternel.

Mon mari mourut un an après mon mariage ; je le regrettai, car il était bon, mais je ne le pleurai point, car il avait tué ma vie.

Je passai dans la retraite la première année de mon veuvage ; au bout de ce temps, mon père me fit observer que ma conduite paraissait étrange, et que chacun s'étonnait que je demeurasse si longtemps inconsolable.—Je lui répondis que mon intention était de retourner dans le monde, et il approuva à mon projet avec transport.

Partout je fus admirablement accueillie ; les gens de robe et d'épée se rangèrent autour de moi, et me firent une cour assidue ; mon amour-propre se trouva très-flatté de cette préférence, je l'avoue ; mais quelqu'un m'ouvrit les yeux,—et je soupçonnai enfin que l'on adorait plus encore ma fortune que ma personne.

Ce fut à cette époque, pendant l'automne de 1869,

que je fis, à la promenade, un soir, rencontre d'une jeune dame qui tenait un enfant dans ses bras ; — le jour commençait à tomber et je me disposais à rentrer chez moi, l'orsqu'au détour d'un des jardins publics de Bade, j'aperçus cette jeune femme ; son visage pâle et souffrant me frappa et m'inspira quelque chose de vague, mais qui ressemblait plus à de l'intérêt qu'à de la compassion. Son enfant s'était endormi dans ses bras et avait sa petite tête appuyée sur le sein de sa mère.—Cette femme ne me paraissait pas heureuse, et cependant je ne pu me défendre d'un secret sentiment d'envie en apercevant son enfant si jolie et si gracieusement placé dans ses bras. Elle passa, et je me retournai afin de la regarder.—je ne sais comment cela se fit, mais elle se retourna en même temps, et ses yeux se dirigèrent vers l'endroit qu'elle venait de traverser ; — je suivis machinalement la direction de ses yeux, et je crus voir un homme enveloppé d'un manteau prendre la route qu'elle avait prise.—Ma première pensée fut que cet homme marchait rapidement et entraînait sous l'allée qu'elle longeait.—Par un mouvement subit, je me rapprochai de cette dame et je lui dis :

—Ne craignez rien, madame, mes gens auront les yeux sur vous.

Elle me regarda avec surprise et sembla ne pas comprendre.

—Quelqu'un que vous voulez éviter sans doute, vous suit, répliquai-je : vous n'y avez point fait attention, mais rien ne m'a échappé ; et tenez,—le voilà qui traverse l'esplanade, vous en êtes débarassée.

—Madame, répondit-elle d'une voix presque caressante, je vous suis très-reconnaissante de votre avertissement, quoique je ne coure aucun danger ; — cet homme est mon mari.

Je me confondais en excuses,—et j'allais me retirer lorsque son enfant s'éveilla ; —il tendit vers moi

ses petites mains, croyant les tendre à sa mère ; je m'inclinai légèrement et l'embrassai en disant :

—Il est charmant.

Elle me remercia cette fois par un sourire rempli de tristesse et de joie tout à la fois, puis me salua et s'éloigna.

Huit jours s'étaient passés, et j'avais oublié cette aventure, lorsqu'en traversant Bade dans ma voiture, mes regards tombèrent sur une pauvre vieille que mon cocher avait failli renverser ; elle avait dans ses bras un enfant que je crus reconnaître ; — j'ordonnai d'arrêter, et sous le prétexte de donner quelques secours à la pauvre vieille, je la fis monter dans ma voiture à côté de moi ; puis, quand elle se fut remise, je lui parlai de cet enfant, sans lui apprendre que je connaissais sa mère.

Ce que j'éprouvais alors, je ne puis vous le dire : il est de ces sensations qui ne veulent point d'analyse ; —je me trouvais heureuse et malheureuse tout ensemble ; —je lui demandai la permission de poser son enfant sur mes genoux, elle me le confia.

Était-ce pressentiment ou folie ? mais en le sentant contre mon cœur,—en le voyant doucement me sourire,—en aspirant la tiède haleine qui s'échappait de sa bouche, je crus qu'il était le mien,—qu'il était là parce qu'il y avait toujours été ; qu'il me souriait, parce qu'il m'avait toujours souri ; —enfin s'il m'eût appelé maman, je lui aurais répondu mon enfant, sans songer qu'il en m'appartenait pas.

Je questionnai ensuite la vieille, et, soit aussi pressentiment de sa part, elle n'eut point de secrets pour moi. Je lui glissais une bourse avant de nous séparer, en lui demandant si je pourrais la revoir. Elle me répondit qu'oui. Je pris l'enfant dans mes bras, l'embrassai avec regret et retournai chez moi.

Pendant plusieurs jours je les revis, et mon amour pour cette enfant doubla et grandit. S'il m'avait fallu rester une semaine sans le voir, j'en eusse souffert.

Je savais que sa mère n'était pas heureuse, et je souhaitai de lui rendre visite ; je l'obtins très difficilement ; cependant la vieille servante me promit de préparer sa maîtresse à me recevoir.

Écoutez-bien, car c'est ici que ma vie a renouvelé, pour ainsi dire, son cours. Le 12 octobre 1819, un soir encore, je fis mettre les chevaux à ma voiture, et j'ordonnai qu'on me conduisit presque au bout de la ville. Arrivée devant une maison de médiocre apparence, j'arrêtai, et frappai. La vieille servante vint m'ouvrir ; ses yeux étaient inondés de larmes, son visage défilait. Elle m'entraîna violemment jusqu'au milieu de la chambre, puis elle me désigna un objet étendu sur le carreau. Je jetai un cri horrible, et reculai de plusieurs pas. Ah ! mon sang se glace encore rien qu'en songeant à ce que je vis alors ; il me semble que le passé va recommencer pour moi, et que le spectacle qui m'a rempli d'épouvante va se dérouler devant mes regards. Un homme gisait à terre, des flots de sang s'échappaient de sa poitrine ; son visage était sans couleur, ses lèvres entr'ouvertes et ses yeux fermés.

(A CONTINUER.)

LA REINE MARGOT ET LE MOUSQUETAIRE.

A Jane Heulard de Montigny.

I.—LE CONSEIL DES ONZE.

Ma petite histoire, ne se passe ni sous Henri IV ni sous Louis XIII. Elle est d'hier, du dernier carnaval.

Il y a un hôtel dans la rue du Faubourg-Poissonnière, un hôtel magnifique, habité par des gens qui sont très-riches. Je crois que le mari a été banquier ou agent de change; la dame appartient à une famille de magistrature. Ils ont quatre filles, toutes quatre mariées et mères de beaux enfants, pour qui le grand bal de l'hiver dernier fut donné au jeudi gras.

Sans sortir de la maison, les petits enfants de M. et Mme Lemercier composent déjà de quoi former une contredanse : il y a six garçons et cinq filles. Avec les cousins et cousines, la famille peut bien aller à quarante mignons danseurs, tous gais, tous aimant à sauter, tous attendant le bal du jeudi gras avec une fiévreuse impatience.

Chaque année, en effet, quand vient ce gai jeudi, Mme Lemercier ouvre ses salons aux amis et amies de ses petits-enfants. Les invitations sont lancées quinze jours à l'avance pour que ces messieurs et ces demoiselles ne s'engagent pas ailleurs; on les orne de belles vignettes dessinées par nos meilleurs artistes et on les imprime sur papier rose pâle glacé, qui sent bon. Ce n'est pas Mme Lemercier qui invite, c'est Mlle Claire, c'est Mlle Antonine, c'est Mlle Louisa, etc., avec M. Gaston, M. Maurice, M. Fernand et autres. La rédaction de ces lettres varie tous les ans; elle est ordinairement délibérée en conseil comme les missives ministérielles, mais il faut avouer que Mlle Claire et M. Gaston y ont la meilleure part. Ils ont du talent en effet tous les deux et de l'expérience. Claire a fait sa première communion, Gaston travaille pour être officier de marine et porte déjà le fameux gilet blanc croisé qui fit palpiter, depuis l'invention de la mer, tant de petits cœurs brestois et toulonnais. Il a le portrait de Jean Bart dans sa chambre et plusieurs curiosités, rapportées par ses collègues de l'expédition de Chine.

C'est le Conseil des Onze qui fixe la police du bal, le caractère des déguisements, le menu du souper, le choix des quadrilles. Il est souverain, ce Conseil; il a droit d'exclure de la liste d'invitations tout cavalier ou toute dame qui ne s'est pas décentement comportée au dernier carnaval. Ainsi Marie de Monval a-t-elle subi cette année ce suprême affront pour avoir lancé un coup de pied au bel Anatole, qui avait dansé trois fois avec Ernestine, au mépris de promesses solennelles et sacrées. Il faut mettre un frein à ses passions, Jane, et ne jamais lancer de coups de pied à personne.

Donc, le jeudi-gras, 7 février 1861, l'hôtel Lemercier présentait dès le matin un aspect inaccoutumé. Les tapisseries étaient maîtres des salons, et les domestiques effarés avaient dû se mettre aux ordres du

Conseil des Onze. Il y avait eu trois cents invitations semées, dont quelques-unes étaient doubles et triples; on comptait sur quatre cents danseurs et danseuses, tous choisis parmi les plus élégants bambins de la capitale du monde civilisé. Toutes les célébrités de la mode avaient accepté : le bel Anatole, déjà nommé, dont le pony café au lait fait fureur au bois; Gérard, le bourreau des cœurs, qui a remporté le prix du patin au bois de Boulogne; le petit vicomte d'Azincourt, comédien de salon qui a fait couler tant de larmes; Mlle Honorine, surnommée la Biche, élève de Marie Darjou sur le piano, et dont les petites mains vont rivaliser bientôt avec les doigts féériques de sa maîtresse; Mlle Aimée, célèbre danseuse; Mlle Lucie, qui fait la mode; Mlle Marthe, qui fait des vers.

Hélas! oui, des vers, et qui riment!

Tu aurais été invitée sans doute, Jane, si tu n'habitais notre bonne vieille Bretagne. Sisine, ma fille aînée, avait eu l'honneur de recevoir une lettre mais elle n'est pas femme du monde du tout, à ce qu'elle dit, et, dans une réponse fort polie, elle s'excusa sur les soins de son intérieur. Il est un âge pour le plaisir. Sisine, ma fille, a bientôt huit ans et commence à aimer la retraite.

L'hôtel Lemercier, comme beaucoup d'autres, dont les propriétaires, arrivés à l'opulence, ne peuvent dépouiller tout à fait l'esprit commercial qui fut l'agent de leur fortune, est situé entre une vaste cour et un fort beau jardin, mais, sur le devant, une maison à cinq étages, une maison de rapport, pour employer le terme consacré, le sépare de la rue. Cette maison de rapport, louée des caves aux combles, paye l'intérêt des capitaux morts, représentés par la cour, l'hôtel et le jardin. Voilà comme quoi le luxe ne coûte rien quand on sait s'y prendre et qu'on a beaucoup d'argent.

Au cinquième étage de la maison de rapport, demeurerait, depuis quelques mois, une jeune dame étrangère, qui était remarquablement belle, mais qui semblait triste et souffrante. Elle avait deux enfants, deux anges aux traits délicats, aux joues un peu pâles, autour desquelles bouclaient, par masse prodigieuses, d'admirables cheveux blonds. L'étrangère se nommait Mme Jacoby. Elle n'avait point de bonne; elle était pauvre, bien que sa toilette fût toujours décente et digne. On pouvait chaque matin la voir, à l'heure où les valets remuent seuls dans les maisons, secouer ses maigres tapis par la fenêtre et donner de l'air à sa chambrette pendant qu'elle faisait son modeste ménage. La petite fille descendait prendre le lait; le petit garçon, timide et peut-être honteux du fardeau qu'il portait, car il avait la fière beauté des races nobles, allait chercher le pain chez le boulanger de la rue d'Enghien.

Mme Jacoby sortait beaucoup, parce qu'elle travaillait pour vivre. Le concierge de la maison la respectait sans l'aimer, parce qu'elle ne disait point

ses affaires. Selon l'apparence, elle devait donner, en ville, des leçons de chant de piano.

Le dimanche, elle menait ses enfants à la grand-messe de huit heures à Saint-Eugène. Ils étaient toujours propres dans leurs petits costumes demi-français, demi-hongrois qui ne se faisaient point remarquer, par la raison que Paris a pris depuis quelques mois, avec les modes espagnoles, les modes d'Anubiennes, et se passe l'innocente fantaisie de jouer au moldo-valaque. Il faut bien que Paris divertisse ses vieux jours.

La mère et les deux enfants s'asseyaient toujours à la même place et formaient un groupe charmant. A tour de rôle, le petit garçon et la petite fille étaient chargés de remettre au quêteur l'humble offrande de Mme Jacoby, et c'était plaisir que de voir la couronne de bonté qui rayonnait alors autour de ces jeunes fronts. Certes, parmi les enfants riches amenés à l'église, il n'en était point de mieux élevés que ces deux-là. Ils priaient de tout leur petit cœur, auprès de la mère pieuse, dont parfois les grands yeux bleus se mouillaient de larmes.

Il y avait ici quelque profonde douleur fièrement dissimulée, un drame peut-être, mais un de ces drames où la souffrance, assurément, n'est point la fille du crime. L'âme est dans le regard. Le regard de Mme Jacoby était doux et calme comme la pureté d'une bonne conscience.

Après la messe, le petit garçon, qui pouvait avoir onze ans, offrait le bras à sa mère avec une courtoisie c'éclatante, et la petite fille, qui semblait être exactement du même âge (au point qu'on les disait jumeaux), se laissait prendre par la main. Ils revenaient ainsi tout droit à la maison et ne ressortaient plus.

Dans tout ce qui précède, il n'y a rien de bien surprenant; néanmoins, les gens qui ont de loisir pour s'occuper des affaires d'autrui voyaient là du mystère, et la concierge de la maison de rapport avait mis plus d'une fois son œil et son oreille à la serrure du logement du cinquième, la porte à droite. Je dois te confesser, Jane, qu'elle n'avait rien découvert qui pût trahir une pratique occulte ou la fabrication de la fausse monnaie.

Il va sans dire que le Conseil des Onze, formé par les petits-enfants de M. et Mme Lemercier, faisait ce qu'il voulait du matin au soir. Les pères et mères avaient bien parfois quelques vellétés de montrer du caractère, mais il y avait l'autorité supérieure du bon papa et de la bonne maman, fondée sur le respect universel. Le bon papa et la bonne maman ne voulaient pas que les enfants fussent contrariés. Ils prétendaient, bâtissant sur leur amour tout un naïf système de philosophie, que les enfants prennent un excellent caractère quand on ne les contrarie jamais. Si les enfants ne devaient jamais rencontrer dans la vie que des bons papas et des bonnes mamans, je trouverais ce système foncièrement raisonnable. Par malheur, il n'est pas nouveau, et tout le monde connaît ce devant de cheminée qui représente un enfant et une marmite, l'un abusant de l'autre.

Il n'y a au monde qu'un bon papa et qu'une bonne maman. Que penseriez-vous d'un précepteur qui déchausserait son élève pour lui faire traverser un champ de ronces, disant : On a les pieds bien plus à l'aise sans souliers ?

Le monde est un chemin de ronces, bonne maman, bon papa, les épines de ces ronces sont longues comme des poignards. Jusqu'à l'heure où sera rouverte la grille du paradis terrestre, ne désarmez pas vos enfants bien-aimés.

Faites-les doux, mais faites-les forts.

Afin que, dès leurs premiers pas dans la vie, ils ne vous reprochent pas de les avoir trahis.

Il était cependant un point sur lequel M. et Mme Lemercier se montraient inflexibles. Les meilleurs ont leurs défauts. M. et Mme Lemercier avaient l'orgueil de leur position de propriétaires. Défense était portée au Conseil des Onze, défense rigoureuse de se familiariser avec les enfants des locataires.

Le juge au tribunal de commerce qui habitait le premier (bronzes et objets d'art) avait calèche et coupé, l'avocat à la Cour de Cassation qui habitait le second avait voiture de famille, le jeune notaire du troisième avait tilbury en attendant le prix de sa charge qu'il devait prochainement épouser : c'est égal ! Le chien ne fraye pas avec le loup. C'étaient des locataires. On devait être poli, mais froid. Que chacun se tienne à sa place !

Bon Dieu ! au quatrième il n'y avait déjà plus de quipage, mais au cinquième ! cette pauvre Mme Jacoby ne prenait l'omnibus qu'à la dernière extrémité. Il ne tombait pas sous le sens que le Conseil des Onze pût lier amitié avec les enfants de cette pauvre Mme Jacoby.

Voilà pourtant comme nous sommes faits, enfants, hommes ou vieillards : le Conseil des Onze se passait parfaitement bien des trois enfants maussades et rogues du juge au tribunal de commerce, il n'avait aucune envie de faire des avances au pâle héritier de l'avocat, la petite sœur du notaire, pimpante et piégrièche, ne lui inspirait qu'une profonde indifférence, et les enfants du quatrième, élégants mais malpropres (misère et vanité), qu'on entendait se battre toute la journée, n'entraient même pas en ligne de compte ; mais le Conseil des Onze, imitant en ceci la concierge, s'occupait énormément des petits Jacoby.

On voyait leur bustes d'en bas, coupés par l'appui de leurs fenêtres mansardées. Ils avaient l'air de s'aimer si bien et d'adorer si tendrement leur mère ! La petite chantait parfois : elle avait une voix d'ange. Le petit jouait de la flûte à ravir. Jamais ils n'arrosaient leurs fleurs sans échanger quelques baisers.

Et leur mère ! Je ne sais comment dire cela, mais le Conseil des Onze aimait leur mère tout à fait. Elle était si belle sous son modeste chapeau de paille qui n'avait point de fleurs ! Elle souriait bien rarement, mais quand elle souriait en regardant ses deux enfants chéris, il y avait tant d'amour dans ce rayon de joie !

Je vais te dire, Jane ; le Conseil des Onze avait à l'unanimité, déclaré qu'elle était distinguée. Les enfants s'y connaissent mieux, souvent, que les grandes personnes. Moi qui te parle, je ne saurais expliquer bien au juste ce qu'on entend par ce mot, qui est le fond de la langue parisienne : *distinction* ; mais je le respecte d'autant plus profondément que je le comprends moins. J'ai pensé une fois que la distinction consistait à être pâle, maigre et désagréable, mais on m'a prouvé que je me trompais en me citant Mme la marquise de Trinchard, qui est désa-

gréable sans être pâle ni maigre. D'un autre côté, le poète Tubéreux est pâle, maigre, désagréable sans être distingué ; qu'est-ce donc ?

Elle était pâle, oh ! certes, comme la madone qui pleure. Était-elle maigre ? et ce mot vulgaire peut-il s'appliquer à la parfaite beauté ? La souffrance appauvrit les formes : elle avait tant souffert ! Était-elle distinguée enfin ? Je ne sais. Elle était de celles qu'on regarde en rêvant et dont l'image glisse comme une vision céleste devant le souvenir agenouillé.

Le Conseil des Onze n'avait jamais fait de barricades depuis sa naissance jusqu'au mois de février 1861.

Toutes les invitations étaient lancées, lorsqu'un jour de pluie, Mlle Claire, ennuyée de son livre de contes, appella Mlle Antonine, ennuyée de sa poupée. Le petit garçon de Mme Jacoby lisait, debout, auprès de la croisée. Il avait la figure toute rouge de froid. Derrière lui, on voyait la tête blonde de sa sœur qui montait et qui descendait, secouant les riches boucles de sa chevelure. Elle sautait à la corde, — pour se réchauffer peut-être, car la concierge disait qu'il n'achetaient point de bois.

M. Gaston et M. Maurice regardaient la petite fille au lieu de jouer.

— Il fait froid, dit Gaston.

— Ces deux-là ne vont jamais aux bals d'enfants, ajouta Maurice.

Claire soupira. Antonine dit :

— Je voudrais bien savoir s'ils ont des noms hongrois.

— Comment est-ce fait, les noms hongrois ? demanda la petite Agathe.

Les phrases de ce court entretien étaient fort insignifiantes, n'est-ce pas, Jane ? Eh bien ! je ne saurais t'exprimer la somme de curiosité, de compassion, mieux que cela, de tendre sympathie qu'elles contenaient.

La preuve, c'est que Mlle Agathe s'écria :

— Si nous les invitations tous les deux ?

La motion eut un succès d'enthousiasme et fut couverte d'acclamations. Le bruit passa au travers des carreaux de la mansarde. Le petit garçon leva les yeux de dessus son livre, et son sourire salua le Conseil des Onze. Il était ainsi, et ce n'était pas la première fois qu'il donnait à ses riches voisins des preuves de sa courtoisie.

Ne t'y trompe pas, Jane, c'est le riche qui doit toujours faire les avances, et il faut savoir beaucoup de gré aux sourires de ceux qui souffrent.

Maurice, qui n'y allait pas par quatre chemins, lui dit, ma foi, bonjour avec sa tête, et la petite Agathe lui envoya un baiser. Il rougit, rendit le baiser à la petite et se retira.

— Vite ! une lettre, dit Maurice.

— Et bon papa ?... murmura Claire avec la prudence de ses douze ans.

— Et bonne maman ? ajouta Gaston.

— Ah ! c'est vrai ! fut-il répondu d'un ton d'animé chagrin. Ce sont des locataires !

— Pas beaucoup, reprit l'intrépide Maurice ; ils ont un si petit loyer !

Dans la bouche d'un autre, ceci aurait sonné mal, mais Maurice se moquait bien du taux des loyers, va !

— Qui m'aime me suive ! continua-t-il. Je vais

aller demander la permission à bon papa et à bonne maman.

Les grands seuls hésitèrent quelque peu. Tous les petits s'élançèrent aussitôt en sautant sur les pas de Maurice, et les grands suivirent. C'est ainsi les jours de révolution : les petits marchent en tête, les grands ne suivent parfois que le lendemain. Mais, le lendemain, ils mettent les petits derrière.

Il y eut quelque chose de menaçant dans la manière dont Maurice frappa à la porte des grands parents. C'était un commencement d'émeute.

— Nous venons voir bon papa, déclara Maurice.

— Il est en affaires avec madame, répondit François.

— C'est égal. Nous venons voir bonne maman aussi.

— Monsieur a défendu...

— A bas François ! Bon papa et bonne maman disent toujours que nous ne venons pas les voir assez ! François, un doux vieux serviteur à cheveux blancs, fit mine de résister, mais il céda en riant à la première charge et ouvrit la porte pour annoncer :

— Tous ces messieurs et toutes ces demoiselles !

M. et Mme Lemercier pouvaient être en graves affaires, mais ce blond scélérat de Maurice avait bien raison : cela était égal. Il n'y a point d'affaires qui tiennent ! Tous ces messieurs et toutes ces demoiselles ! Le vieux couple fut en un clin d'œil entouré, dominé, baigné de caresses bruyantes. Quatre sur les genoux, deux entre les jambes, cinq ici et là ; une salve de baisers donnés, rendus, donnés encore. Et le cher brouhaha des rires.

— Oh ! bon papa, comme j'avais envie de te voir !

— Ecoute, bonne maman, François ne voulait pas nous laisser entrer ; il ne faut pas le gronder ; nous l'avons battu.

— Cause affaires devant nous, bon papa, pour qu'on sache.

— Veux-tu jouer ?

— Dis, fais le cheval !

Sur la table, à côté de Mme Lemercier, il y avait une tabatière d'écaille avec le portrait d'un beau jeune homme de dix-huit ans. Maurice, qui n'avait encore rien dit, se pencha sur le portrait.

— Tu vois bien, bonne maman, prononça-t-il à voix basse, je n'y touche que des yeux ; mais comme il était joli ! comme il était joli, mon oncle Henri, et comme je l'aime !

La vieille dame attira Maurice contre son cœur, et une larme vint à ses paupières.

— Chéri, murmura-t-elle d'une voix altérée, c'est toi qui lui ressembles le mieux.

Il y avait là quelque mélancolique histoire. Les rires cessèrent, en effet, et tous les enfants regardèrent tour à tour le portrait qui était sur la boîte d'écaille, tandis que M. Lemercier tournait la tête avec tristesse.

Maurice jeta ses bras autour du cou de la vieille dame et ses prunelles hardies brillèrent.

— J'irai le chercher dès que je serai grand, dit-il, et tu verras que je le ramènerai !

Puis, sans transition :

— Dis, bonne maman, on voudrait inviter le petit garçon et la petite demoiselle d'en face.

ETUDES SCIENTIFIQUES.

ORGANE DE L'ŒIL.

Pour bien comprendre le phénomène de la vision, il faut connaître les lois auxquelles la lumière est soumise.

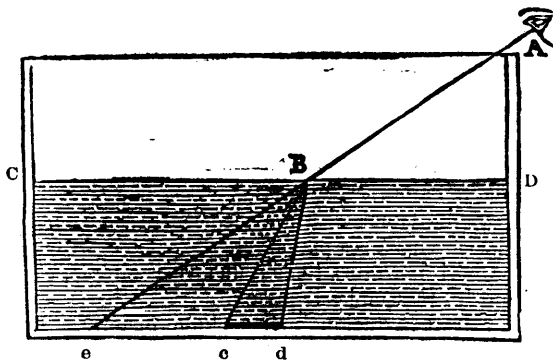
Lorsque la lumière, répandue dans la nature et qui s'y meut dans tous les sens, rencontre un corps, elle s'y réfléchit si ce corps est opaque et s'il présente une surface polie; ou bien elle le traverse s'il est diaphane, ou enfin elle est absorbée en partie, comme lorsqu'elle frappe un corps opaque non poli. Dans ce cas et selon la nature du corps, les rayons qui sont réfléchis se colorent diversement.

Ce sont les rayons colorés émanés de l'objet que nous regardons, qui viennent peindre, dans le fond de notre œil, l'image de cet objet.

Les rayons lumineux, avant d'arriver à notre œil, traversent des corps de différentes natures, l'air, l'eau, le verre, etc.

En sortant d'un corps pour entrer dans un autre, le rayon lumineux éprouve une brisure qui le fait dévier sensiblement de la ligne qu'il suivait.

Ainsi, par exemple, le rayon AB , qui tombe sur la surface de l'eau DC , y pénètre; mais au lieu de suivre, pour traverser ce liquide, la ligne Be , qui est le prolongement de AB , il semble se briser au point B , et prend une direction Bc , ou Bd , plus ou moins éloignée de la première selon la nature du liquide. Il en est de même, lorsque le rayon sort d'un liquide pour traverser du verre, et enfin, toutes les fois qu'il change de milieu.

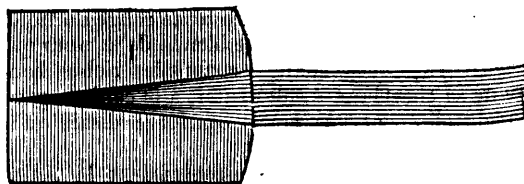


Effet de la réfraction.

On peut vérifier cette propriété de la lumière, en mettant au fond d'un vase une pièce de monnaie et en se plaçant de manière que le bord du vase empêche de l'apercevoir. Si, sans changer de position, on remplit le vase avec de l'eau, la pièce de monnaie sera visible, parce que les rayons se briseront en sortant de l'eau pour entrer dans l'air, et s'inclineront vers l'œil. Cette déviation, que l'on nomme *réfraction* de la lumière, n'a pas lieu si le rayon tombe perpendiculairement sur la surface d'un corps.

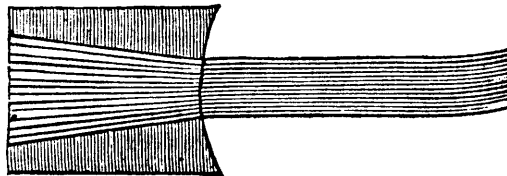
Il faut remarquer que lorsque la lumière sort d'un

milieu d'une faible densité (1) comme l'air, pour entrer dans un corps plus serré, comme l'eau ou le verre, le rayon se brise, de manière à se rapprocher de la verticale à la surface des deux corps. C'est le contraire en passant d'un corps dense dans un autre plus léger.



Réfraction sur une surface convexe.

Si le corps dans lequel entre un faisceau lumineux présente une surface arrondie, tous les rayons se rapprochant de la perpendiculaire aux différents points d'immersion se rapprocheront l'un de l'autre. La courbure circulaire a la propriété de les réunir tous en un même point, où ils se croisent. C'est d'après ce principe que sont construites les lentilles de verre qui servent pour les instruments d'optique.



Réfraction sur une surface concave.

Le contraire arrivera, si le faisceau pénètre par une surface concave. Alors, au lieu de converger vers un même point, les rayons s'écartent les uns des autres.

Nous n'insisterons pas davantage sur le pouvoir des lentilles, ce que nous avons dit suffit pour expliquer de quelle manière l'image des objets se peint dans l'œil.

L'œil est composé de deux segments de sphère de différents rayons, posés l'un contre l'autre.

Le plus grand segment forme le globe de l'œil, et le plus petit la prunelle.

La forme sphérique est déterminée par une enveloppe épaisse et fibreuse que l'on nomme *cornée*.

La portion de la cornée qui recouvre la prunelle est transparente, le reste qui forme le blanc de l'œil est tout-à-fait opaque.

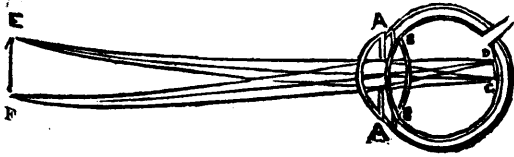
Aux points AA où la cornée devient transparente pour former la prunelle, se trouve tendu un rideau circulaire percé au milieu d'un trou. Cette mem-

(1) La densité d'un corps est d'autant plus grande, qu'il se compose de molécules plus resserrées; ainsi, le plomb a plus de densité que le bois, le verre plus que l'eau.

brane est l'*iris*, c'est elle qui donne à l'œil sa couleur.

Le trou du milieu se nomme *pupille*.

La pupille a la faculté de grandir ou diminuer, selon que l'objet qui se présente à la vue est plus ou moins éclairé. De cette manière, une trop vive lumière ne fatigue pas l'œil.



INTÉRIEUR DE L'ŒIL.

Ainsi, au soleil, la pupille est fort resserrée, tandis que dans l'obscurité elle se dilate considérablement, surtout chez les animaux qui, comme le chat, le hibou, etc., distinguent les objets pendant la nuit.

C'est cette propriété de la pupille qui fait que le passage subit de l'obscurité à la lumière occasionne une sensation pénible jusqu'à ce que le délicat organe soit convenablement rétréci.

Derrière l'*iris*, dans une membrane particulière et parfaitement transparente, se trouve suspendu le *cristallin*, B B. Il divise l'œil en deux chambres, l'une antérieure, contenant l'humeur aqueuse, et l'autre postérieure, contenant une humeur qui a été appelée *humeur vitrée*, à cause de sa ressemblance avec le verre fondu.

Le fond de l'œil est tapissé d'une membrane noire sur laquelle vient s'épanouir le nerf optique et y former la *rétine*.

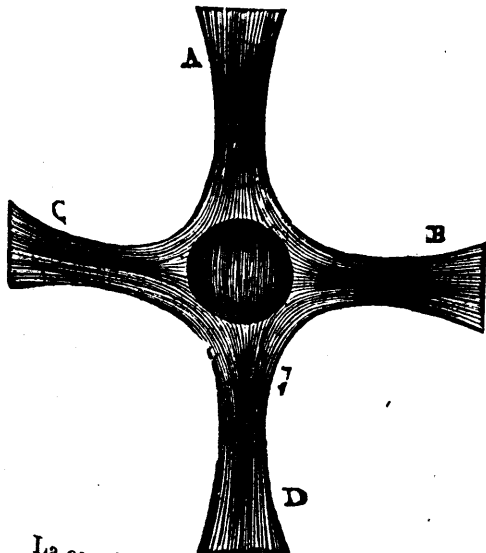
Le globe de l'œil est enfermé dans une concavité garnie de substances molles et qu'on nomme l'*orbite* : il peut s'y mouvoir dans tous les sens, afin de porter la vue de différents côtés.

Sur le devant de l'orbite se trouvent les paupières qui peuvent à volonté en fermer l'ouverture.

Elles sont armées de cils qui garantissent l'œil, et arrêtent les corps durs qui pourraient y entrer.

Voyons maintenant comment l'œil se dirige vers les différents objets que nous voulons voir.

Six nerfs produisent cet effet :



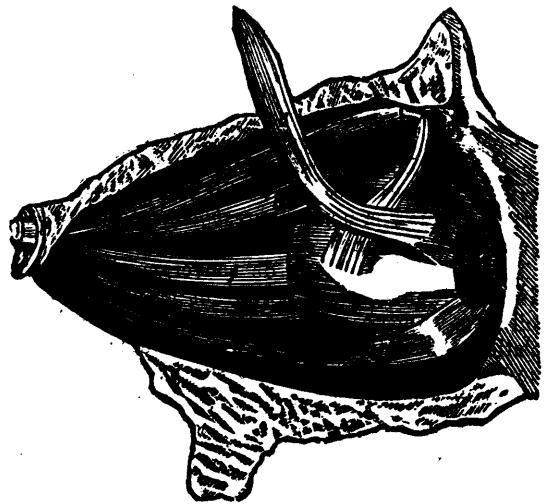
La cornée avec les quatre muscles droits.

Quatre que l'on nomme muscles droits, produisent les mouvements nécessaires pour élever, abaisser, rapprocher ou éloigner les yeux ; ils sont placés en croix autour de la cornée, comme on les voit dans la figure ci-dessous.

Deux autres muscles appelés obliques servent à donner à l'œil un mouvement circulaire dans son orbite.

Ces six muscles se réunissent au nerf optique, et passent comme lui par un trou placé à la partie postérieure de l'orbite.

Nous donnons ici le dessin d'un œil, où les muscles paraissent dans leur position naturelle, seulement le nerf *a* est dérangé de sa place pour laisser apercevoir les autres.



VUE DES MUSCLES DE L'ŒIL.

a, b, c, d, les quatre muscles droits, *e* grand oblique, *f* nerf optique. Le second muscle oblique n'est pas indiqué. Sa situation, dont on peut facilement se rendre compte, ne permet pas de l'apercevoir.

Lorsqu'un point lumineux *E*, (*fig. 3*.) est placé à huit ou dix pouces de l'œil, une partie du faisceau qu'il envoie entre par la pupille, et, après avoir traversé le cristallin et l'humeur aqueuse qui en rassemblent les rayons, va se projeter sur la rétine en *C*, et y former une image du point lumineux. Un autre point *F*, formera également son image en *D*. Ainsi l'objet se peindra sur le fond de l'œil, mais il y sera renversé.

C'est ce que l'on peut vérifier par l'expérience. Après avoir complètement fermé les fenêtres d'une chambre, de manière à empêcher la lumière d'y pénétrer, si on pratique au volet une ouverture circulaire d'un pouce environ et qu'on y applique un œil de mouton ou de bœuf nouvellement tué et préparé de manière que sa partie postérieure offre une enveloppe translucide, l'observateur placé dans la chambre noire voit assez distinctement, sur le fond de l'œil soumis à l'expérience, l'image renversée des objets fortement éclairés qui sont placés devant l'ouverture du volet.

Le phénomène de la vision est donc un résultat très simple du pouvoir des lentilles. Mais comment l'image peinte sur la rétine est-elle redressée et communiquée au cerveau par le nerf optique ? Quelques-uns ont prétendu, quant au redressement des

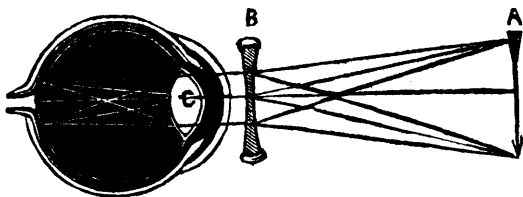
objets, que l'habitude seule nous les faisait voir tels qu'ils sont et qu'un aveugle de naissance à qui l'on parviendrait à rendre ou plutôt à donner la vue, verrait les objets renversés jusqu'à ce que ses yeux fussent accoutumés à la vision.

Quoi qu'il en soit, il est des opérations pour lesquelles l'œil a besoin d'exercice. Il faut des expériences souvent répétées pour que nous reconnaissons le rouge, le jaune, le bleu, etc. ; nous voyons la lumière avant de démêler les couleurs, comme nous entendons le bruit avant de savoir apprécier les sons. Ce résultat a été constaté sur des aveugles de naissance et des sourds guéris dans un âge plus ou moins avancé. Il en est de même du jugement de la distance. L'œil nous trompe toujours si nous ne pouvons établir de comparaison avec des objets intermédiaires dont la forme et les dimensions nous soient connues.

Quelques personnes ont la vue trop longue, c'est-à-dire que, pour distinguer nettement les objets, elles sont obligées de les éloigner à deux ou trois pieds ; plus près les images sont confuses.

Les personnes affectées de l'infirmité dont nous parlons et que l'on nomme *presbytes*, sont ordinairement d'un âge avancé. Cet accident de la vue résulte évidemment d'un défaut de convergence dans les faisceaux lumineux qui traversent les humeurs de l'œil ; l'on suppose en général que cela tient à un aplatissement de la cornée ou du cristallin : de sorte que les images qui se forment sur le fond de l'œil sont trop grandes. Pour obvier à cet inconvénient, on se sert de besicles, dont les verres convexes font subir aux faisceaux lumineux une première convergence, avant de pénétrer dans l'œil. Le plus ou moins de courbure à donner aux verres dépend de la vue du presbyte.

D'autres personnes, au contraire, ont la vue trop courte, c'est-à-dire, par exemple, que, pour lire, elles sont obligées d'approcher le livre à deux ou trois pouces des yeux. Ces personnes, que l'on nomme *myopes*, ont la cornée ou le cristallin trop convexe : les faisceaux lumineux éprouvent une trop grande



Effet des verres concaves.

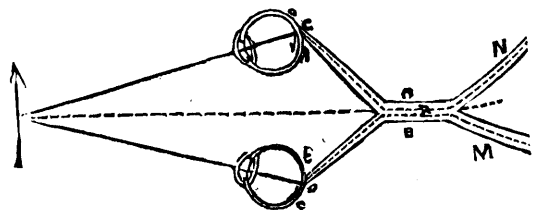
convergence, de sorte que l'image qui se peint sur la rétine est trop petite. On remédie à cette infirmité, opposée au presbytisme, au moyen de besicles concaves, et qui ont la propriété de disperser les rayons au lieu de les réunir ; de sorte qu'en combinant la courbure des verres avec le degré du myopisme, on voit à peu près comme si cet accident n'existait plus.

La cataracte est une autre maladie des yeux malheureusement fort commune. Dans cette affection, le cristallin devient opaque, et occasionne, par son défaut de transparence, une cécité plus ou moins complète. Pour remédier à cette accident, il faut déplacer le cristallin ; l'opération se fait de deux manières : par *abaissement*, en l'enfonçant dans l'humeur vitrée, dans laquelle il disparaît après quelque temps ; ou par *ablation*, en l'extrayant par une ouverture que l'on pratique latéralement dans le globe de l'œil. Dans les deux cas il est remplacé par des besicles convenablement adaptées.

Un autre accident de vision fort remarquable, et qui n'est que momentanée, a été observé par le docteur Wollaston. Un jour, après un exercice violent de deux ou trois heures, il reconnut qu'il ne pouvait plus distinguer que la moitié des objets. En regardant par exemple un mot, comme SOLEIL, il voyait les trois dernières lettres EIL sans rien apercevoir des trois premières : SOL. De même en regardant une personne en face, il ne voyait que la moitié de son corps. Ce phénomène dura un quart d'heure environ ; il avait lieu pour un œil, ou pour les deux ensemble ; c'était la moitié gauche des objets qui restait invisible. Vingt ans plus tard, le phénomène se renouvela sans aucune cause apparente. C'était, cette fois, la moitié droite des objets qu'il ne pouvait voir. Wollaston eut l'occasion de constater un semblable effet sur deux de ses amis.

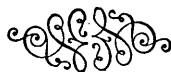
M. Arago a souvent éprouvé cette semi-vision, comme Wollaston, tantôt à droite, tantôt à gauche ; mais toujours pour un temps très court. On peut remarquer que, dans aucun cas, jusqu'à présent, jamais le phénomène ne s'est manifesté sur un œil seulement, et que jamais non plus il ne s'est manifesté dans le sens horizontal ; c'est toujours par des plans verticaux que se sont partagés les objets dont on n'apercevait que la moitié.

Voici comme on explique ce phénomène : deux nerfs optiques MN sortent du cerveau pour venir se distribuer aux yeux, et former, par leur épanouissement, les deux rétines. Ces deux nerfs se rapprochent



Nerf optique.

et semblent se confondre en C, mais ils ne se croisent qu'à moitié. Pour le nerf de droite, la partie C reste à droite et vient se distribuer en Gh ; tandis que l'autre partie passe à gauche pour aller se distribuer en Df ; pour le nerf de gauche, la partie B reste à gauche et se distribue en De, tandis que la partie R passe à droite pour se distribuer en Gg.



PENSEES DIVERSES SUR LA FEMME.

(RECUEILLIES PAR GRAZIELLA.)

Il paraît que les femmes n'ont pas toujours eu une âme. Aristophane, un païen il est vrai, affirme qu'après cette vie la femme n'en vivra pas une deuxième. St. Augustin lui-même qui n'est pas un païen, est loin d'être édifié sur ce point délicat. « C'est une question, » dit-il, « de savoir si les femmes ressusciteront..... Il serait à craindre qu'elles ne nous induisissent en tentation à la face de Dieu même. » Des casuistes ont soutenu vers le XVII^e siècle, que « le Christ n'était point mort pour les femmes. » Dans une grande partie de l'Afrique et de l'Asie, on borne la vie de nos compagnes à la vie terrestre, et on ose prétendre que l'âme leur manque absolument. Quant à Manon, il veut bien reconnaître une âme à quelques femmes; mais c'est une concession évidemment insuffisante, puisque d'après lui, toute femme qui aurait trompé son mari, ne pourrait plus vivre que dans le corps d'un chacal.

P. J. STHL.

La femme est le lien nécessaire du monde social parce qu'elle est comme la pierre angulaire de la famille.

M^{me} DROHOJOWSKA.

Les femmes honnêtes conservent en général le plus d'ascendant sur leurs maris.

J. J. ROUSSEAU.

Une femme quelques grands biens qu'elle apporte dans une maison, la ruine bientôt si elle y introduit le luxe.

FÉNÉLON.

Je requiers d'une femme mariée, au dessus de toute autre vertu, la vertu économique.

MONTESQUIEU.

Il est ridicule et injuste que l'oisiveté de nos femmes soit entretenue de notre sueur et de notre travail.

(Idem).

La femme dans les ménages pauvres, c'est l'économie, l'ordre, la providence. Toute influence qu'elle gagne est un progrès sur la moralité.

MICHELET.

Une femme prudente et qui s'adonne au bien, vaut cent fois plus qu'un homme.

DESTOUCHES.

Femme contrariante, envieuse et colère,
Ne quitte point son caractère.

PERRAULT.

Il faut chercher une femme avec les oreilles plutôt qu'avec les yeux.

(Proverbe).

L'esprit chez une jolie femme est un puissant levier avec lequel on pourrait bouleverser tous les cerveaux humains.

Une femme est plus prudente qu'un homme, dans les affaires d'amour, parce que chez elle l'amour est l'étude et l'occupation de toute sa vie.

WASHINGTON IRVINE.

Une femme *inconstante* est celle qui n'aime plus, une *légère* celle qui déjà en aime un autre; une *volage*, celle qui ne sait si elle aime; une *indifférente*, celle qui n'aime rien.

LABRUYÈRE.

La femme a tout contre elle : nos défauts, sa timidité et sa faiblesse.

J. J. ROUSSEAU.

Les femmes ne peuvent pas comprendre qu'il y ait des hommes désintéressés à leur égard.

VAUVENARGUE.

Les hommes qui souffrent le plus des défauts des femmes, qui lancent contre elles les traits les plus envenimés de la satire, les aiment après tout, telles qu'elles sont, et sitôt qu'on veut les perfectionner, ils craignent qu'on ne les leur gâte.

M^{me} NECKER DE SAUSSURE.

Femme douce et bonne,
Au fond du cœur laisse de longs regrets.

PARMY.

Bonne femme, mauvaise tête.

La femme tient de la mule pour l'entêtement, de la chatte pour la paresse, de la poule pour le caquet, du singe pour la ruse.

Le P. BOUVIER.

Pour les conseils de la raison
Jeune fille n'a pas d'oreille.

NAUDET.

« Ne prends pas une femme, Colin,
Ne prends pas une femme;
Car si tu prends une femme, Colin,
Tu t'en repentiras! »
(Refrain d'une vieille chanson).

De trois choses Dieu nous garde :
Du bœuf salé sans moutarde,
D'un valet qui se regarde,
D'une femme qui se farde.

Si l'on inventait une très-belle robe, une robe d'une splendeur féérique que l'on ne pût mettre que pour aller à l'échafaud, il se trouverait des femmes pour se disputer cette robe.

ALPH. KARR.

Les femmes âgées sont plus attentives en toute chose que les jeunes, parce qu'elles sont moins occupées d'elles-mêmes.

NOUVELLES DIVERSES.

—Dira-t-on encore que l'Angleterre est le pays des préjugés aristocratiques ?

Le jeune marquis de Dundee, fils de lord Penross, membre de la Chambre haute pour l'Ecosse, vient d'épouser miss Lydia Burton, la fille du célèbre brasseur. Il est vrai que la dot est de \$500,000,00 et qu'à ce prix-là le fils d'un lord peut passer sous les fourches caudines d'une mésalliance.

C'est dans le salon de l'opulent brasseur que se trouve, collé au mur, un billet de la Banque d'Angleterre de la valeur d'un million.

La précieuse galerie qu'on ferait, rien qu'avec une vingtaine de ces petits tableaux-là !

—Un de nos médecins vient d'être la victime d'une aventure assez désagréable :

Une dame s'en vient le consulter. Le diagnostic terminé, l'affection reconnue, l'homme de l'art interroge la cliente :

—Vous avez déjà suivi un traitement ?

—Oui, docteur, je me suis conformée à l'ordonnance que...

—Et que disait-elle, cette ordonnance ?

—Un emplâtre de tapsia, du lait de chèvre, un régime adoucissant...

—Assez, assez ! Quel est l'âne bêté qui vous a prescrit ces ordures là !

—Mais, docteur... je ne me rappelle pas...

—Vous ne voulez pas me dire le nom... Ah ! vous étiez dans de drôles de mains !... C'est tout le contraire qu'il vous faut : du quinquina, de l'iode, de la viande crue... Je m'en vais vous écrire cela.

Le lendemain, le docteur recevait le billet suivant :

« Cher docteur, j'ai vainement cherché depuis hier dans ma mémoire le nom de « l'âne bêté ». Impossible aussi de déchiffrer sa signature sur son ordonnance que j'ai eu la chance de retrouver et que je me fais un devoir de vous envoyer sous ce pli. Dans l'espérance que vous serez plus heureux que moi, j'ai l'honneur, etc.

« Félicie de B... »

Les deux ordonnances, celle de l'âne bêté et celle du prince de la science — vous l'avez deviné, n'est-ce pas ? — émanaient de la même main.

—Un écho du Palais.

L'avocat B... ne lâcherait pas sa proie. Dès qu'on a le malheur de le consulter, il pousse à la consommation. L'autre jour, un client qu'il avait conduit ainsi en chicane vient lui faire une scène.

—C'est abominable.

—Quoi donc ?

—Je suis condamné, et j'ai pour plusieurs mille francs de frais.

—Eh bien ?

—Eh bien ! c'est votre faute si j'ai plaidé.

—Comment cela ?

—Quand je suis allé vous voir, vous m'avez juré que mon procès serait gagué !

—Sans doute. Mais je ne vous ai pas dit par qui.

—Il y aurait, à écrire un amusant chapitre de physiologie artistique sous ce titre : *les Tribulations d'une cantatrice trop célèbre*. Mon Dieu ! oui, la gloire, comme toute chose, à son revers de médaille. Mme Nilsson est en train d'en faire l'expérience tant soit peu agaçante.

Arrivant de Pétersbourg, où elle a moissonné les lauriers et les roubles, brisée de fatigue, elle venait à Paris avec la ferme résolution de jouir pendant quelques semaines d'un repos laborieusement gagné. À l'avance elle savourait les charmes d'une vie bourgeoise et paisible. Elle allait donc être tranquillement une fraction du public et prendre plaisir à applaudir les autres.

Mais elle avait compté sans son hôte.

Comme elle mettait pied à terre au débarcadère du chemin de fer, deux messieurs se retournèrent.

—Tiens ! Nilson, fit l'un.

En moins de temps qu'il n'en faut pour écrire cette ligne, l'autre s'était précipité, et, arrêtant au passage l'illustre artiste :

—Ah ! madame, je bénis le hasard providentiel qui... Je suis pianiste, je donne un concert dans une dizaine de jours, et si vous pouviez seulement faire entendre deux ou trois morceaux ?...

Le début promettait, la suite a tenu. En moyenne, deux cent cinquante sollicitateurs se pendent tous les jours à la sonnette de l'éminente chantense, qui s'était pourtant réfugiée dans un des coins les plus cachés de Paris.

Dimanche dernier, au concert du Conservatoire auquel elle assistait, elle a reçu, pendant un seul entr'acte, onze demandes de concours pour des solennités diverses.

La Belgique, où elle devait aller, apprenant qu'elle renonçait à ce projet, lui expédie dix télégrammes par jour et lui a envoyé une députation.

M. Halanzier lui offre cinq mille francs par soirée si elle veut chanter à l'Opéra. M. Bagier lui propose 30,000 francs pour cinq représentations dans la salle des Italiens.

C'est un assaut véritable.

Ophélie ne sait comment se soustraire à ces sollicitations trop honorables. La concierge de la maison est ahurie, et à dit à l'amie chez qui elle loge momentanément :

—Vous savez que si cette dame ne s'en va pas bientôt, je vous fais donner congé. A ce jeu-là mon escalier serait usé avant six mois.

On voit du matin au soir errer dans la rue des ombres mystérieuses.

Ce sont des gens qui guettent Nilsson pour lui mettre le concert sur la gorge.

VARIÉTÉS.

BANQUEROUTIER.

Pendant quelque temps Chapelle, acteur du Vaudeville, cumula le commerce de l'épicerie avec la comédie ; mais, enfin, il fit une faillite bien complète, en abandonnant sucre, poivre et cannelle à ses créanciers. Armand Gouffé voyant son magasin fermé, lui en demanda la raison.

« Ah ! c'est que j'ai fait banqueroute, répond Chapelle.

— Ce n'est pas possible ! dit Gouffé avec étonnement.

— Si, mon ami, j'ai fait banqueroute, foi d'honnête homme. »

BARBE BLANCHE.

Sultan Murad il, après avoir gagné la bataille de Varna, passait par le champ de bataille et considérait les corps morts des chrétiens. Il dit à Aza-Beg, un de ses favoris, qui était près de sa personne : « Je suis étonné que parmi tous ces chrétiens il n'y en ait pas un seul qui n'ait la barbe noire. » Oza-Beg répondit, « Si une seule barbe blanche se fût rencontrée parmi eux, jamais un dessein si mal conçu ne leur serait venu dans la pensée. »

Un riche Anglais débarque à Calais ; vite un per-ruquier ! Le barbier arrive « Mon cher, je suis délicat beaucoup pour la barbe. Voilà une guinée si vous raser moi sans couper. Voilà deux pistolets : si vous couper moi, moi ferai sauter cervelle à vous tout de suite. — Ne craignez rien, mylord. » Le per-ruquier rase le plus légèrement du monde. « Comment donc, dit l'Anglais enchanté, les pistolets n'ont pas fait trembler ? — Non, mylord. — Et pourquoi ? — Si j'avais entamé, j'aurais achevé de vous couper le coup.... »

BARBARIE.

Dans la foule des scélérats africains qui portèrent la couronne, on distingue un Abou Ishak, de la race Aghlbites, qui, après avoir fait égorger huit de ses frères, se plaiait à verser lui-même le sang de ses propres enfants. La mère de ce monstre parvint avec peine à dérober à sa fureur seize jeunes filles qui lui étaient nées, en différents temps, de ses nombreuses épouses. Un jour, dinant avec Ishak, cette mère qui croyait avoir besoin de pardon, saisit le moment où son fils semblait regretter n'avoir plus d'enfants : tremblante, elle lui avoua qu'elle avait sauvé seize de ses filles. Le tigre parut attendri, et désira de les voir. Elles vinrent : leur âge, leur grâce touchèrent le féroce Ishak ; il les caressa longtemps. Sa mère, pleurant de joie, se retira pour remercier Dieu de ce changement ; Une heure après, des eunuques vinrent lui porter, par ordre du roi, les seize têtes des jeunes princesses.

Ishak régna longtemps, fut heureux dans toutes ses guerres, et mourut de mala lie.

De nos jours, Mulei Abdalla, le père de Sid-Mahomet, roi de Maroc, a renouvelé ces scènes d'horreur. Il pensa se noyer un jour en traversant une ri-

vière Un de ses nègres le secourut, et se félicitait d'avoir eu le bonheur de sauver son maître. Mulie l'entendit et, tirant son sabre : « Voyez, dit-il, cet infidèle qui croit que Dieu avait besoin de lui pour conserver les jours d'un chérif ! » En disant ces mots, il lui fendit la tête.

Ce même Mulei avait un domestique de confiance qui le servait depuis longtemps, et que ce roi barbare semblait aimer. Dans un moment de franchise il pria ce vieux serviteur d'accepter deux mille ducats et de s'en aller, de peur qu'il ne lui prit envie de le tuer comme tant d'autres. Le vieillard embrassa ses genoux, refusa les deux mille ducats et lui dit avec des sanglots, qu'ils aimait mieux périr de sa main que d'abandonner ce cher maître. Mulie y consentit avec peine. Quelques jours après, sans aucun motif, pressé de cette soif de sang dont les accès redoublaient quelques fois, Mulie tua d'un coup de fusil ce malheureux domestique, en lui disant qu'il avait mal fait de ne pas accepter son congé.

Un jour, un boyard apporte à Ivan IV, le Terrible, des nouvelles de son armée. Agencuillé sur le seuil, il commence son récit.

« Approche, lui dit le czar.

Le boyard se prosterne aux pieds d'Ivan, qui, prenant d'une main un couteau dont il se rogne les ongles et saisissant de l'autre l'oreille du messager, la lui coupa net sans mot dire. Le malheureux dut achever, d'un air souriant, sa longue relation, au milieu de cette effroyable torture. En récompense, le czar le nomma opritchnik.

Le grand vizir Yussuf Pacha ayant trouvé un marchand qui avait vendu quelque chose au-dessus de la taxe, le fit ferrer de deux pieds comme un cheval, et l'obligea de marcher jusqu'à un but qu'il indiqua. Le malheureux expira avant d'y arriver.

Henri V, roi d'Angleterre, qui est mort avec les qualités de roi de France, disait que la guerre sans incendie était comme une andouille sans moutarde, c'est-à-dire que, pour lui, l'incendie en était le ragoult.

BARBARIE SUPERSTITIEUSE.

Dans le royaume de loango, on regarderait comme le présage le plus funeste pour le roi, si quelqu'un le voyait boire ou manger ; ainsi il est absolument seul et sans aucun domestique, quand il prend ses repas.

Les voyageurs, en parlant de cette superstition, rapportent un trait bien barbare d'un roi de Loango : un de ses fils, âgé de huit ou neuf ans, étant entré imprudemment dans la salle où il mangeait et dans le temps où il buvait, il se leva de table, appela le grand prêtre, qui saisit cet enfant, le fit égorger, et frotta de son sang les bras du père, pour détourner les malheurs dont ce présage semblait le menacer. Un autre roi de Loango fit assommer un chien qu'il aimait beaucoup, et qui, l'ayant un jour suivi, avait assisté à son diner.

BARBIER.

Un barbier, grand babillard, demandait à quelqu'un comment il voulait qu'on lui fit la barbe. « Sans dire mot, » répondit celui-ci.

Catalogue des Oiseaux qui fréquentent les comtés de St. Hyacinthe, de Rouville et de Bagot. Avec leurs noms vulgaires, Français et scientifiques. Par le Dr J. A. CREVIER, professeur de médecine et d'Histoire naturelle. Montréal, Rue Bonsecours, No. 44.

1^e Ordre. Accipiter ou Accipitres.

Oiseaux de Proies, Rapaces, Diurnes. *Aquilidae*.

1^e Aigle doré. Aigle Royale, l'aigle brun qui, plus vieux se nomme l'aigle noir, l'aigle du Canada, (*Golden Eagle*) *Aquila Canadensis*, Baird. *Aquila chrysaetos* Audubon. Le Roi des oiseaux. Longueur 38 pouces. Envergure 84 pouces.

2^e L'Aigle à tête blanche, c'est lui qui est l'emblème national de l'Union Américaine. (*Bald Eagle*) *Haliaeetus leucocephalus*. Audubon. L. 30 pcs. E. 80 pcs.

Famille des Falconides. *Falconidae*.

3^e Le Faucon, Pellerin oiseaux de proies vulg. l'Épervier à Poules, le mangeur de Poules (*des Canadiens*). *Falco peregrinus*. Audubon (*Duck Hawk*) des Anglais. L. 19 pcs. E. 36 pcs.

4^e Autour à queue rousse, Émérillon à queue rousse (*Red tailed Hawk*) *Buteo borealis*. Baird. L. 20 pcs. E. 46 pcs.

5^e Aigle pêcheur, Oiseau de proie pêcheur, (*Fish Hawk, Osprey*) *Pandion Haliaeetus*. Audubon. L. 23 pcs. E. 54 pcs.

6^e Autour ordinaire, Oiseau de proie, gris ardoise, (*American Goshawk*) *Astur atricapillus*. Baird (rare) L. 24 pcs. E. 47 pcs.

7^e Buse rougeâtre, oiseaux de proie rougeâtre, (*Kough legged buzzard*) L. 21 pcs. E. 51 pcs.

8^e Busard des marais. (*Marsh Hawk*) *Circus hudsonius* L. 20 pcs. E. 46 pcs.

9^e La Buse Brune. (*Sharp Shinned Hawk*) *Accipiter fuscus*. L. 14 pcs. E. 26 pcs.

10^e L'Émérillon (*Sparrow Hawk*) *Tinnunculus sparverius*. Audubon L. 11 pcs. E. 20 pcs.

Famille des Hiboux. *Accipitres Nocturnes*.

Strigidae.

11^e Le chat-huant. *Bubo Virginianus*. Baird. (*Virginian Owl*) grand Hibou à cornes ou à grande oreilles, son cri est (*Waugh O! Waugh O!*) ou hou-hou!.. L. 20 pcs. E. 38 pcs.

12^e Le chat-huant de Laponie, ou grande chouette grise. (*Great Cinereous Owl*.) *Syrnium cinereum*. Baird. L. 30 pcs. E. 48 pcs., rare.

13^e La Chouette grise du Canada. *Syrnium nebulosum*. Audubon. L. 18 pcs. E. 40 pcs. (*Barred Owl*). Le grand mangeur de poulets, de souris et de lièvres.

14^e Hibou à aigrettes courtes. (*Short eared Owl*) *Otus brachyotus*. L. 15 pcs. E. 40 pcs. Son cri est plaintif et prolongé. Com! Cowl!

15^e La Chouette-Épervier (*Hawk Owl*). *Surnia funerea*. Audubon. L. 15 pcs. E. 31 pcs. rare. Elle ne chasse guère que le jour, elle ne nourrit de petit oiseaux et de perdrix.

16^e Le Hibou blanc ou caille. Harfang. (*Snowy Owl*). *Nyctea nivea*. Baird L. 26 pcs. E. 65 pcs.

2^e Ordre. Grimpeurs ou Tygodactiles.

(Famille des Pics. *Picidae*.)

17^e Les Pics ou *Picque-bois*. Le Pic noir à huppe rouge (*Red-headed woodpecker*.) *Hylatomus pileatus*. Baird. L. 18 pcs. C'est le grand chef des Piques-bois de l'Amérique du nord. *Picus pileatus*. Audubon.

18^e Pic doré, ou Pivard doré. (*Golden winged Woodpecker*) *Colaptes auratus*. Baird. L. 12 pcs.

19^e Le pic chevelu (*Hairy woodpecker*) *Picus villosus*, Majore Audubon. L. 9 pcs. E. 15 pcs.

20^e Le Pic minule, ou petit pic. (*Downy woodpecker*) *Picus pubescens*. Baird. L. 6 pcs. E. 12 pcs.

21. Le Pic maculé à ventre jaunâtre (*Yellow bellied woodpiker*) *Spyrapicus varins*. Baird. L. 8 pcs. E. 15 pcs.

22^e Le Pic gris à ventre rougeâtre (*Red bellied Woodpecker*). *Picus Carolinus* Audubon. L. 7 pcs. E. 15 pcs. Ce pic est actif et criard comme le sont tous les autres de cette espèce, mais il est plus farouche que ses confrères.

23^e Le Pic à tête rouge ou tricolore. (*Red headed Woodpecker*). *Picus erythrocephalus*. Audubon. L. 9 pcs. E. 17 pcs.

24^e Le pic à pieds velus. (*Banded Woodpecker*) *Picus hirsutus*. Audubon. L. 9 pcs. E. 12 pcs. rare.

(A CONTINUER-)

ERRATA : Deux erreurs sont glissées dans la dernière pièce de Poésie.

Au lieu de : L'ombre épaisse des bois, là bas luisait encore ; il faut lire, *luttait* encore.

Au lieu : de trompeur espoir, il faut lire *trompeux* espoir.

BOITE AUX LETTRES.

Les dames et Messieurs suivant ont trouvé la solution du dernier rébus.—Yamachiche, A. D. G. ; St. Camille, un abonné ; Québec, Jos. Garneau ; P. Achille Demers ; J. P. ; Dame Malvina Lyonnais ; Ottawa, Ls. Didier Dion ; Gentilly, Honoré Tourigny ; Berthier en Haut, B. E. Pel-land ; Longueuil, Madame Marie Antoinette B. ; Delle, Rose De Lima N. ; Marieville, L. E. P. L. ; Collège St. Césaire, E. H. O...p.m. ; Ste. Agathe, Edouard Belanger ; Montréal, Madame E. D. C. ; George LeF.

Voici la solution :

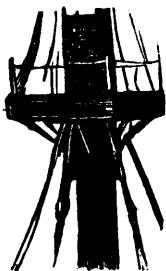
Madame vos yeux m'ont charmé.

Mat dame veau yeux mont char mai.

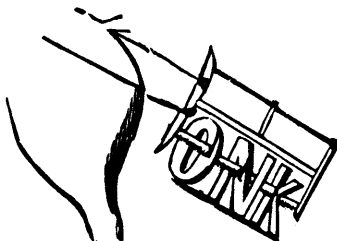
REBUS



Etude au crayon.



PRO



Insoluble.